

PHILIBERT MOUTTE, DE BANON

Jusqu'aux années 70 par là, la vie dans mon Banon natal a été, à mes yeux d'enfant puis d'adolescent, un véritable théâtre vivant, un théâtre au village. Combien en ai-je encore connu de ces personnages, à commencer bien sûr par ceux qui composaient ma propre famille ?

Le Philibert Moutte, par exemple, mon grand-père maternel. Physiquement du moins, on aurait pu sans problème le prendre pour Gaston Dominici de la Grand-Terre : même carrure, même moustache, même pantalon de gros velours, même chapeau et mêmes grosses godasses. Jusqu'au regard.

Incarnant l'une des figures du patriarcat haut provençal, il était natif du Contadour ; ma grand-mère Adeline Bonnefoy elle, *partait*, comme on dit ici, des Omergues. Ils s'étaient rencontrés en crête, au Pas de Redortiers, peut-être bien un soir au clair de lune ! C'est que, sauf exception, on ne s'*escaraillait* encore pas bien loin à l'époque, donc même pour *fréquenter*. Aimée Castain, la bergère et peintre du Gubian, à Revest-des-Brousses, m'assurait qu'elle n'était jamais sortie du canton, sauf une fois pour une visite à un parent, des Omergues justement ; ajoutant qu'elle se perdait à tous les coups tout de suite dans un simple appartement.

De par sa famille enracinée là depuis des siècles, notre Philibert était un confortable propriétaire terrien. La moitié des Frâches du Contadour lui appartenait, le Jas des Agneaux aussi, et tant d'autres parcelles plus modestes. Il avait un gros troupeau avec berger et toutes sortes de revenus annexes non négligeables pour mener à bien sa barque : truffes, essence de lavande, champignons secs, miel certainement...

Tout de suite après leur mariage, il fit – à la queue leu leu – trois filles et deux garçons à la Deline comme on l'appelait. Tout allait bien, prospérait, jusqu'à ce que le démon du jeu et celui de midi interviennent. Il se mit à *jouer*, c'est-à-dire à jouer de l'argent. D'abord au café, mais encore assez raisonnablement, comme quelques autres. Puis tout à coup à *boudre* : phé-no-mé-na-le-ment ! C'était comme si un feu dévorant s'était subitement emparé de lui, le poussant à irrésistiblement miser toujours de bien plus fortes sommes, et puis de là des terres, des bâtiments...vendant son âme au diable en quelque sorte !

Du coup – car perdant peu à peu plus qu'il ne gagnait –, ne pouvant plus, dès lors, s'offrir le service de journaliers, il réquisitionna ses enfants pour continuer à couper et planter des lavandes en ses terres arides où elles seules veulent bien pousser et prospérer car se trouvant là dans leur milieu naturel idéal.

Armés chacun et chacune d'une solide *cavilho* en bois à bout ferré, le Mémé, le Lili, la Berthe, l'Odette et la Valentine, passaient désormais ainsi toutes leurs journées de vacances à trimer, pliés en deux à repiquer.

Odette, ma mère, était encore toute scandalisée quand elle me raconta, des décennies plus tard : « Nous avons encore un sacré mal aux reins et, dans les mains, les douloureuses ampoules provoquées par nos

récents efforts pour enfoncer profondément la cheville entre les caillasses quand nous avons appris, par je ne sais plus qui, que la terre ainsi toute plantée de frais par nous cinq ne nous appartenait déjà plus, envolée puis aussitôt retombée toute rôtie dans le bec grand ouvert d'un voisin ! »

Et la situation ne fit qu'empirer, d'autant plus que le Philibert entretenait une maîtresse et qu'il descendait aussi de plus en plus souvent jusqu'à Marseille assouvir, plus personne n'en doutait, ses deux vices majeurs...

Après quoi, complètement ruiné, il fut contraint de baisser pavillon, de se replier sur Banon pour y ouvrir une modeste épicerie afin de nourrir sa famille nombreuse. Et puis l'héroïque Deline mourut, encore jeune. Peut-être d'un trop-plein de chagrin, découragée.

Lui, je l'ai connu âgé déjà, retiré chez un de ses deux fils. Il cultivait alors un grand champ de fraisières de la meilleure variété au quartier dit du Grangeon blanc.

L'apercevant de loin en revenir tranquillement à pied, mains dans le dos — ça c'est quand on a marié ses filles, paraît-il ! — je courais aussitôt à sa rencontre pour lui faire péter la bise.

Après quoi, de derrière son dos, sa main me découvrait et me tendait un odorant panier de fraises bien mûres que je partageais avec copains et copines !

Je crois, comme tout particulièrement dans *Cœurs, passions et caractères*, que Giono n'a rien inventé de la Haute-Provence. Il l'a seulement « traduite » de bien magistrale façon grâce à l'extraordinaire musique de son style très personnel.

André Lombard